COLOMBIE BRITANNIQUE.

LETTRE DU R. P. FOUQUET AU R. P. MARTINET.

Saint-Eugène des Kootenays, le 22 février 1880.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Je vous adresse aujourd'hui la première partie de mon rapport annuel, tout entière consacrée à nos sauvages. Je donne à ceux-ci la première place. C'est un honneur qu'ils méritent bien, vous allez le voir :

Décidément nos Kootenays sont les Bas-Bretons de la Colombie britannique, des gens qui avancent toujours et ne reculent jamais. Ils en savent quelque chose, les Pieds-Noirs, ces autres fameux guerriers des grandes plaines où erre le bison. Cent d'entre ces derniers n'ont jamais fait peur à dix Kootenays.

Le pauvre Kalromie, dont j'ai amèrement pleuré la mort l'année dernière, voulant un jour m'expliquer son sobriquet de *Paqueteur*, me raconta, avec force détails dont je vous fais grâce, comme il s'était aventuré seul en plein pays ennemi, dans le but peu édifiant d'en ramener une bande de chevaux. Et, à ce propos, il faut vous dire en passant, que l'un des premiers principes de la justice commutative dans ce bienheureux pays, avant l'apparition de l'Evangile, peut se formuler ainsi : « Tu me voles, je le vole, il te vole, nous sommes quittes.» Donc c'était le principe de Kalromie, et il faillit lui en coûter cher. Surpris par l'ennemi qu'il voulait surprendre, il fut fait prisonnier, dépouillé de la plus grande partie de ses vêtements, trop heureux encore d'échapper, la vie sauve, dans ce pitoyable état, et de se soustraire aux poursuites par une course de trois jours et trois nuits, sans boire ni manger, à travers les prairies couvertes de neige et sous l'ac-

tion d'un vent glacial. Or, dans cette retraite de Moscou en miniature, le pauvre diable, comme pour concentrer sa chaleur et offrir moins de surface à la bise, se recoquillait en lui-même ainsi qu'un homme chargé d'un paquet. De là son nom de Kalromie, le *Paqueteur*.

Son fils Joseph sera digne d'un tel père ; encore enfant, il ne craint pas de lutter contre un taureau, et, dans ce jeu périlleux, par force ou par adresse, il triomphe toujours.

Si tous les autres ressemblent à ceux-là, vous voyez sur quels éléments d'énergie et de bravoure nous pouvons compter. Or, il en est généralement ainsi. Je ne puis pas vous faire l'histoire de chacun d'eux, mais je dois une mention honorable à notre grand commissaire de police.

Un jour de bataille, *Nilkoutaho* (fusil de fer), qui n'avait encore que dix ans, quitta le camp et la tutelle des femmes ; il s'empara du fusil d'un Pied-Noir tombé mort sous ses yeux, et s'en alla, à travers les balles ennemies, se ranger parmi les guerriers de sa tribu. Sa vie entière s'est passée dans des aventures de guerre, et aujourd'hui encore, tout vieilli et débile qu'il est, il est inaccessible à la peur. C'est à peine s'il plie devant le prêtre, qui est ici l'autorité la plus haute. Plus d'une fois il a essayé de me résister, non cependant sans céder à la fin. L'entêtement est le caractère distinctif de ces natures énergiques. Je leur oppose le mien et, grâce à Dieu, je reste le maître. En somme, je suis content d'eux. Ils avancent lentement, mais ils avancent.

A qui voudrait douter de la solidité de leur *cranium*, je pourrais montrer celui du vieux Mathias Il était tombé pour mort dans une bataille ; un Pied-Noir lui enleva, avec son coutelas, la chevelure tout à la fois avec le cuir chevelu pour s'en faire un trophée de victoire.

Quelques années après il y eut un temps de trêve ; Kootenays et Pieds-Noirs fumaient ensemble le calumet de paix ; les plus fiers racontaient leurs exploits ; la guerre étant finie, c'était l'heure de la jactance. Le scalpeur de Mathias était là, il prit son tour de parole pour célébrer ses hauts faits et donner en preuve de ses victoires le nombre de chevelures qui ornaient les flancs de son cheval de bataille. — « Tu as ma chevelure, mais tu n'as pas ma vie, » s'écria froidement Mathias, sortant d'entre les Kootenays et montrant sa tête pelée. — Le Pied-Noir, ébahi et décontenancé, crut voir apparaître un spectre et demeura bouche béante. Mais bientôt, revenu à lui-même, il répondit avec autant d'aplomb que d'à-propos : « Jamais chose pareille ne s'est vue parmi les guerriers. Nous sommes dignes l'un de l'autre, soyons amis et frères pour toujours. »

Le Kootenay accepta cette offre chevaleresque en même temps que le calumet, et depuis lors vous ne trouveriez pas deux meilleurs amis. Chaque fois qu'ils se rencontrent, ils se font des présents, se donnent des festins et fument ensemble force calumets.

Je tâche, bien entendu, de tourner contre le diable le sang-froid, le courage, la magnanimité native de mes néophytes. Peu accoutumés à ce nouveau genre de combats, ils tombent quelquefois dans les pièges de l'ennemi. Mais, à part de rares exceptions, ils se relèvent et regagnent promptement le terrain perdu. Le gros de l'armée n'a jamais reculé ; la nation avance toujours sur le champ de bataille de la vie chrétienne. La preuve, c'est que les sacrements sont bien fréquentés. Tous nos sauvages, sans exception, se confessent plusieurs fois par an. Tous, à l'exception de deux ou trois, ont fait leurs Pâques en 1879. Nous n'avons pas, à proprement parler, la pratique de la communion fréquente. Quelques-uns cependant communient

plusieurs fois par mois, quand ils sont à la mission, et la presque totalité plusieurs fois par an.

Ils ont une coutume qui disparaîtra à mesure qu'ils seront mieux formés aux pratiques de la vie chrétienne, et qui n'est du reste qu'une exagération dans le bien, c'est de vouloir se confesser trois fois avant de communier, quand même la dernière absolution ne daterait que de huit jours.

Au retour de la chasse, un de leurs premiers soins est de se confesser ; et beaucoup veulent le faire avant de partir, n'y eût-il qu'une semaine depuis qu'ils ont accompli ce devoir. Il n'est pas nécessaire de prêcher sur la confession fréquente ; il faut seulement veiller à ce qu'ils ne se confessent pas par pure habitude.

Le ministère le plus consolant parmi eux, c'est le soin des malades. Je n'ai jamais rencontré tant de calme et de sérénité à l'heure de la mort. Depuis vingt-cinq ans, je n'ai été témoin qu'une fois d'une agonie agitée ; et encore, avant son délire, la pauvre jeune femme en proie à cette agitation était-elle aussi calme et aussi résignée que le sont généralement les autres. Je ne me souviens pas d'avoir porté une seule fois le saint Viatique sans admirer l'air de béatitude qui illuminait la figure toujours calme de ces pauvres moribonds. Vous eussiez dit qu'ils jouissaient d'un avant-goût du ciel. Je reviens toujours ému de ces visites. Dès que nos chrétiens se croient en danger de mourir, vite ils font appeler le prêtre. Il faut leur réciter toutes les prières du rituel, et souvent plusieurs fois. J'ai garde de me plaindre de ce surcroît de travail.

Quand le temps le permet, nous portons toujours le saint Viatique avec grande solennité. Deux enfants de chœur revêtent la soutane rouge et le surplis. C'est le privilège du chef de la tribu de porter la croix, en sou-

tane noire et en surplis. La foule suit en chantant des cantiques pour la communion.

La loge du malade doit être ornée de tentures propres, le malade lavé et couvert d'une couverture blanche. J'avoue que j'ai parfois à me plaindre de la négligence à remplir ces dernières prescriptions. Il y a cependant sous ce rapport des progrès très marqués.

Il en est de même des dispositions corporelles qu'on exige d'eux pour la communion. Ils font ce que le prêtre leur dit, mais il faut tout leur dire. Leurs plus beaux habits sont réservés pour le jour de communion. Les pauvres en empruntent, s'ils n'en ont pas de convenables. Ils se lavent et s'arrangent les cheveux. Trop souvent, il est vrai, sous leurs vêtements propres ils conservent les sales ; mais, patience ! ils sont indigents et c'est chez eux une vieille habitude.

Nous sommes en pleine assemblée religieuse.

« Nilkoutaho, combien de vies auras-tu quand les anges sonneront de la trompette et que Jésus-Christ viendra sur les nues juger les bons et les méchants ?

— Je ne sais pas. »

Je vois, à la figure de mon grand commissaire de police, qu'il ne veut pas me répondre, pour n'avoir pas à décider s'il sera parmi les bons ou parmi les méchants. Il me faut poser la question autrement.

« Nilkoutaho, combien auras-tu de vies quand les anges sonneront de la trompette et que Jésus-Christ viendra juger les bons et les méchants, *si tu es mort en mauvais chrétien* ?

— Deux.

— Lesquelles ?

— La vie de l'âme et la vie du corps, l'une et l'autre viciées par le péché et possédées du diable qui les tourmentera dans le feu de l'enfer.

— C'est bien. Et combien de vies auras-tu si tu es mort en bon chrétien ?

— Trois.

— Lesquelles ?

— La vie de l'âme, la vie du corps, et la vie de Dieu dans mon âme et dans mon corps.

— Comment sera ton corps quand il recevra par le moyen de l'âme la vie que l'âme aura reçue de Dieu ?

— Il sera brillant comme le soleil ; il passera à travers les corps comme un rayon de lumière à travers la vitre ; il sera léger comme l'air, rapide comme l'éclair. »

Après avoir attiré l'attention des fidèles par cet interrogatoire à l'adresse du plus instruit d'entre eux, car Nilkoutaho est mon interprète aussi bien que le grand commissaire de police, je prends occasion des réponses qui me sont faites pour arriver à des conclusions pratiques sur le respect que l'on doit à son âme et à son corps, à cause de Jésus-Christ qui vient en prendre possession et à cause du ciel qui leur est promis. Vous avez là un petit échantillon de nos séances de catéchisme. Mon digne commissaire n'est pas un thomiste renforcé, vous seriez néanmoins souvent étonné de la justesse de ses réponses. Il est vrai que, toute la neuvaine de Noël, mes instructions ont roulé sur cet ordre d'idées : la vie des sens, la vie de la raison et la vie de la grâce, s'harmonisant dans la vie de la gloire ; Jésus-Christ, le principe, comme Dieu ; l'instrument et le modèle, comme Homme-Dieu, de cette vie multiple. Vous avouerai-je aujourd'hui ce que je n'avais jamais osé dire, c'est que, de tous les auteurs que j'ai étudiés comme élève ou comme professeur, aucun ne m'est aussi utile pour instruire mes sauvages que saint Thomas d'Aquin ? J'ai toujours admiré et béni la divine Providence qui a bien voulu se servir de nos premiers

supérieurs pour mettre en honneur parmi nous et en Liguori et de saint Thomas.

Je ne saurais vous dire la joie que j'ai éprouvée en lisant l'Encyclique de Léon XIII pour encourager les études thomistiques. Envoyez aux sauvages de l'Amérique ou d'ailleurs des Missionnaires bien pénétrés de la doctrine de saint Thomas, je vous promets qu'ils produiront plus de fruit que personne. De tous les catéchismes, celui que je préfère, c'est celui du saint Concile de Trente.

J'aurais voulu vous parler de toutes nos œuvres : de la police avec son *chat à neuf queues*, de notre association de *femmes qui veillent*, de notre ministère des travaux publics, de notre société de tempérance. Mais les trois sauvages qui portent le courrier sont ici et vont repartir dans quelques moments, force m'est de m'arrêter.

Qu'il me suffise de vous dire que, dans toute l'année, aucun vol important n'a eu lieu. La plus sérieuse infraction en ce genre a été le fait de deux jeunes sauvages qui ont dérobé un peu de riz et d'opium dans une cabine de Chinois. Ils ont mangé le riz et vendu l'opium. Aujourd'hui ils chassent la martre dans la montagne, afin de gagner de quoi réparer le dommage.

Nous n'avons pas eu un cas d'ivrognerie. L'interdiction des liqueurs fortes est scrupuleusement observée chez nos Kootenays. Deux plaintes seulement ont été portées à ce sujet devant notre magistrature : le cas d'une sauvagesse ayant accepté du vin de groseille, et celui d'un jeune homme atteint d'une extinction de voix, ayant accepté une tasse de thé bien sucré avec un peu de *whiskey* dedans.

Le parlement anglais s'est longuement occupé l'année dernière de la peine disciplinaire connue sous le nom de chat à neuf queues, *nine tails cat*. Ici le chat à neuf queues n'est point contesté et il fait merveilles. Ce qu'il y a de

plus fort, c'est que nos Kootenays, quand ils l'ont mérité, ne se regardent comme réhabilités qu'après en avoir subi les rigueurs.

L'autre jour, Lucien refusait de se réconcilier avec Samuel et de lui donner la poignée de main sacramentelle, signe de pardon, ou, comme ils disent, signe de bon cœur. Etonné de cette résistance, je lui adressai une verte semonce. Mon étonnement fut bien plus grand lorsque j'appris de sa bouche que son refus n'était ni absolu ni définitif, mais qu'avant de se réconcilier il voulait expier sa faute en subissant la peine infligée par le règlement. Il était excusable, le brave homme ; il ignorait que pendant son absence le règlement avait été modifié. Il ne s'obstina point à vouloir être fustigé, ce qui prouve que c'était bien la conscience qui parlait en lui, et non un goût effréné pour le chat à neuf queues. Dès que les autres sauvages l'eurent instruit, il accomplissait son acte de réconciliation sans arrière-pensée aucune.

J'aurais de belles choses à vous dire de notre association de *femmes qui veillent*. Rien n'a fait autant de bien parmi les Kootenays que ces graves *matrones* qui veillent sur l'enfant depuis sa naissance jusqu'à l'âge de sept ans. A une autre fois ces détails, si Dieu me prête vie. C'est bien dommage que je ne sache pas raconter les belles choses que Dieu opère parmi nos Kootenays. Sous la protection de saint Eugène, patron de notre vénéré fondateur, et par l'intercession de celui-ci, j'en ai la conviction, ces bons sauvages, sans être des anges, deviennent véritablement d'excellents chrétiens.

Qu'il me tarde d'ouvrir notre école de garçons et de voir arriver des Sœurs pour ouvrir celle des filles ! La maison est bâtie ; mais, de Sœurs, point.

Une autre ambition que je nourris, c'est de construire un moulin à farine, auquel se lie, pour l'avenir matériel

de la mission et de nos établissements, une amélioration considérable. Toutes les pièces, que j'attends d'Angleterre, sont en route.

Comme rien ne prospère que par la croix, nous avons bien aussi des croix en proportion de nos succès; mais, cette fois, je n'ai pas le temps de vous en parler. Nos facteurs déjeunent pour partir ensuite, rapides comme le cerf; je n'ai pas même le temps de me relire.

Veuillez agréer, etc.

L. FOUQUET, O. M. I.



CEYLAN.

PÈLERINAGE DE MADOU.

LETTRE DU F. J. COLLIN AU R. P. SOULLIER.

Jaffna, le 9 avril 1880.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Connaissant le vif intérêt que vous portez à tout ce qui concerne le vicariat de Jaffna, et le regret que vous avez éprouvé de ne pouvoir visiter son célèbre sanctuaire de Notre-Dame de Madou, j'ose vous adresser, comme hommage de reconnaissance et de respectueuse affection, la relation brève et toute simple du pèlerinage que quelques-uns d'entre nous ont eu le bonheur de faire à ce lieu justement renommé.

Notre R. P. Supérieur désirait donner à ses scolastiques quelques jours de vacances, après les fêtes de Pâques. Quelqu'un vint à proposer de les envoyer à Madou. A ce nom, tous les cœurs battent; personne cependant n'ose croire à la possibilité d'un pareil bonheur; heureusement, le R. P. BOISSEAU, qui désirait voir le R. P. Supérieur prendre aussi un peu de congé, le presse de se